

Jankélévitch – Penser l'irréversibilité du temps

Avant de me lancer dans l'approche conceptuelle, il faut que je vous donne quelques informations sur la vie de Jankélévitch parce que cette vie influence ses écrits, non pas tant au sens où il écrit son existence, ce n'est pas un existentialiste, mais plutôt au sens où ses auteurs de prédilection, les auteurs qu'il évite et sa place particulière dans la philosophie française s'y dessine. Jankélévitch est, pour le présenter d'un trait majeur : le philosophe inclassable, bergsonien à l'époque des existentialistes, n'usant pas des philosophes allemands lors même que la renommée de Heidegger est sur le devant de la scène philosophique française...

I. Une courte biographie

31/08/1903 - 06/06/1985

Son père : Samuel Jankélévitch (traducteur de Boehme, Croce, Hegel, Schelling et Freud)

Entre à l'ENS en 1922 (Maître = Brunschvicg). C'est aussi à cette occasion, en 1923 qu'il rencontre le philosophe qui sera peut-être le plus influent pour sa pensée (notamment en ce qui concerne le temps) : Henri Bergson, avec qui, il entretient une correspondance jusqu'à la mort de celui-ci en 1941 et à sur qui il écrira un commentaire lumineux que l'on peut encore lire aujourd'hui pour accéder au sens de l'œuvre de Bergson. Le sobrement nommé *Henri Bergson* qui paraît en 1930.

1926 : Reçu premier à l'agrégation de philosophie

1932 : Thèse : L'odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling

En 1940, il est destitué de son poste à l'Université de Lille suite à la prise de pouvoir de Pétain. Il s'engage dans la résistance pendant l'Occupation et ce de plusieurs manières, il enseigne de manière clandestine, sous un faux nom, à Toulouse dès 1940, distribue des tracts anti-nazis- Rejet de l'Allemand et de la philosophie allemande. Vs. Sartre → s'engage à s'engager

1951-1979 : Chaire de philosophie morale (La Sorbonne)

Et peut-être une dernière chose importante pour nous professeurs du secondaire, il est l'un des grands défenseurs de l'enseignement de la philosophie en cours de Terminale lors des Etats généraux de la philosophie en 1975 aux côtés de Derrida, Foucault et Michel Serres.

I. Les malentendus au sujet du temps – Ce que le temps n'est pas

Jankélévitch est d'abord et avant tout un philosophe du temps. Que nous parlions de sa philosophie de la musique, de sa morale, de sa métaphysique, voire de sa politique (même s'il n'en parle que peu), nous sommes toujours ramenés à la question du temps et à cette question héritée de Saint Augustin qui est la source d'une interrogation renouvelée à la fin du XIXe et au XXe siècle : *Quid est tempus ? Qu'est-ce que le temps ?* (Outre Jankélévitch, il faut bien sûr penser aux grands philosophes du temps qu'ont été Bergson, Bachelard mais aussi Louis Lavelle, peut-être moins connu de vous et moi mais qui lui aussi nous fournit une philosophie de l'irréversible que Jankélévitch connaissait au moins par les textes). Or, au sein d'un programme de Terminale qui a parmi tant d'autres notions celui du temps, désormais détaché de l'existence (contrairement au programme précédent), ne faut-il pas que nous aussi, entre collègues et avec nos élèves, nous reposions cette interrogation fondamentale d'Augustin ? A

travers Jankélévitch nous allons voir un type de réponse possible à cette question, type de réponse qui, d'emblée s'annonce assez décevante (pas tant dans la mesure où Jankélévitch n'aurait rien à nous apprendre mais plutôt dans l'idée selon laquelle il va subvertir nos attentes, ne pas répondre comme on voudrait qu'il le fasse) dans la mesure où Jankélévitch lui-même va refuser de faire du temps un objet et donc à proprement parler un objet d'étude. Il nous dit p. 93 du *Je ne sais quoi et le presque rien*, t. II que « le temps n'est en aucun cas un objet *res ni même un 'donné'*. ». Le temps n'est rien dont la conscience puisse se détacher pour l'observer comme de l'extérieur, pour le constituer en objet (au sens où l'objet c'est ce qui est jeté devant soi) d'une recherche scientifique ou philosophique. Le temps n'est pas à proprement parler quelque chose. Et c'est là une technique philosophique et rhétorique dont Jankélévitch va souvent user : le temps n'est pas quelque chose de déterminé, de concret, de fixe, mais reste-t-il alors que le temps ne soit rien ? Ce serait soit niais, soit d'une grande audace philosophique que de le prétendre. Le temps n'est pas rien, nous en faisons l'épreuve tous les jours, ou du moins nous nous rendons compte de son passage de temps en temps (nous y reviendrons, c'est ce qu'il appelle la conscience discontinue du temps, information d'autant plus importante que la notion de la conscience est au programme des classes de Terminale). Le temps n'est donc pas quelque chose de déterminé : c'est un je-ne-sais-quoi et ce je-ne-sais-quoi n'est pas rien mais presque-rien... Mais allons plus loin dans ce que nous apprend Jankélévitch dans cette phrase : si le temps n'est pas un objet, s'il n'est pas saisissable depuis l'extérieur n'est-ce pas parce que nous y sommes toujours déjà ? L'humain qui a à penser le temps n'en est séparé que par un acte presque barbare de l'esprit qui voudrait se placer en dehors de lui-même, de son incarnation. L'Homme ne peut s'abstraire ou se soustraire du temps, il y est lié et il doit l'éprouver.

Une des premières approches que l'on peut avoir de cet immense problème du temps c'est de s'interroger sur ce que signifie pour nous (en nous imaginant dans une posture un peu naïve) que le temps. Quand j'interrogeais mes propres élèves l'année dernière, deux images très classiques revenaient sans cesse : l'horloge, le temps qui passe c'est celui qui est compté par ce cadre souvent rond que les élèves fixent en espérant la fin du cours de philo de 12-13 un mardi matin ou en fin de journée un vendredi !). Ce temps-là, il est omniprésent pour eux, on le mesure en cours de sport, on le surveille quand on fait cuire des pâtes, on le ressent douloureusement quand on est en bac blanc de 4h... L'autre image qui revenait était celle du temps de la vie : le temps qu'ils vivent comme autant d'étapes dans la vie : et ce ne devrait pas nous étonner, ils sont sur le point pour beaucoup de passer à une nouvelle étape, ils sont à la lisière de la majorité, de l'âge adulte et donc la fin d'une période d'adolescence qui elle-même suivait une période d'enfance. Mais ces deux images sont-elles le temps ? Ou plutôt ne sont-elles pas, pour parler comme Jankélévitch, des allégories (*allos* signifiait autre, on rend autre en formulant une allégorie, en éloignant de son être véritable – si tenté qu'il y en ait). C'est alors qu'il faut proposer des distinctions conceptuelles ou du moins thématiques au sujet du temps. Il faut montrer les différentes images qui en sont autant de méconnaissances, autant de malentendus au sujet du temps lui-même. Chose que propose Jankélévitch lui-même et sur lequel on peut insister pour des dissertations (en tout cas j'y insiste avec mes élèves). Pour vous montrer que Jankélévitch lui-même fait cet effort philosophique que l'on demande aux élèves, je vous projette ce court texte (je peux mettre à disposition ce *Genially* très rapide si jamais vous voulez les références) :

On confond le temps avec les compteurs du temps, avec le cadran de l'horloge, qui est un petit morceau d'espace circulaire, avec les aiguilles qui tournent autour de ce cadran, avec les calendriers ; on le confond encore avec les mouvements dans le temps, ou avec la vitesse de ces mouvements ; on le confond avec les transformations organiques qui constituent le vieillissement et que jalonnent les âges de la vie... Ne serait-il pas plutôt la succession des événements qui remplissent l'histoire et que racontent les historiens ? Mais non rien de tout cela.

Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, t. II, p. 91

Le temps est donc le lieu de malentendus, et même pour Jankélévitch est-il « le premier des 'méconnaissables' ». Le temps, nous le méconnaissions, nous le confondons avec ce qui lui ressemble. Il suffit en fait d'interroger l'élève de manière socratique pour qu'il l'avoue lui-même : cette horloge qu'on croyait était du temps est-ce le temps ou est-ce ce qui montre seulement son passage ? Dans un tel texte, on a en plus, l'avantage, selon le profil de classe que nous avons face à nous de rentrer dans le problème par le biais des sciences humaines, de l'expérience concrète et personnelle ou bien des sciences dites dures.

Pour ma part je vais plutôt insister sur l'image spatiale de l'horloge, en tant qu'elle permet de renouer avec le maître à penser, Bergson, ainsi qu'avec le problème fondamental de l'irréversibilité. Or, quand bien même le temps n'est rien de déterminé, est un je ne sais quoi, une caractéristique majeure ressort de tous les travaux de Jankélévitch : le temps est irréversible.

II. Le temps est irréversible – Temps contre espace

A. Temps contre espace

Le temps est irréversible, c'est son essence même de passer, d'aller de l'avant (pour employer une image spatiale peut être peu adaptée à penser le temps mais presque nécessaire pour nous). Le temps ne se définit pas premièrement par le présent ou par le passé mais par l'avenir ou plutôt Jankélévitch dit-il le devenir. Le temps ne stagne pas, ne tient pas sur place, mais avance, passe sans cesse. Voudrait-on l'arrêter que le temps resterait insensible à notre plainte, comme les poètes romantiques qui souhaitent que le temps s'arrête, que l'instant rencontre amoureuse par exemple dure éternellement. Voilà qu'on pourrait tout à fait faire le lien avec les cours de français : la plainte poétique c'est le propre d'un humain qui reconnaît qu'il n'y a de temps qu'irréversible.

Irréversible, le temps l'est par ce fait si simple et pourtant si essentiel qu'il devient sans cesse sans pour autant revenir sur ses pas, sans pour autant qu'on puisse le remonter. C'est d'ailleurs ce que Jankélévitch reproche aux livres et films de science-fiction, il aura des mots très durs envers la Machine à voyager dans le temps par exemple. Quand bien même on accomplirait cet acte proprement scandaleux de « remonter dans le temps », est-ce que pour autant on a réussi à vaincre le devenir ? Est-ce que le temps « dédevient » pour utiliser un néologisme de Jankélévitch ? En rien. Le voyageur, le protagoniste du roman de Wells, se trouve dans un futur lointain : le temps continue d'avancer, de passer de t_0 à t_1 jamais dans le sens contraire. Cela on pourrait s'y attendre, mais qu'advient-il à la fin du roman lorsque le voyageur revient dans son temps d'origine, quand il retourne dans le passé ? Est-ce que le temps inverse son cours ? Non. Il arrive dans le passé et le temps continue de devenir, les minutes se succèdent dans le même ordre que dans sa situation initiale. Quand bien même

l'être qui habite dans le temps rajeunirait au lieu de vieillir comme c'est le cas dans *Benjamin Button* (texte que nos élèves connaissent peut-être davantage si ce n'est que par le film avec Brad Pitt), ce n'est pas le temps qui a changé d'orientation... Les biologies du vieil homme qui rajeunit et du jeune homme qui vieillit sont peut-être inversées mais le temps continue d'avancer. C'est que la réversibilité n'appartient pas au temps, on ne peut pas faire que l'après vienne avant ou l'avant après (déjà la langue nous indique la confusion qui règnerait – il faudrait être chez Lewis Carroll pour y donner du sens). La réversibilité est le propre de l'espace, pas du temps. Et c'est ce qui est démontré dans le texte consacré à Ulysse. Dans l'espace on peut faire des aller retours, on peut aller de Poitiers à Limoges et revenir. Au fond, d'un point de vue de la cartographie c'est comme si je n'y étais jamais allé. Le retour annule l'aller, je me retrouve à mon point de départ. Mais ce voyage là il a pris du temps, et le retour dans l'espace n'a pas été un retour dans le temps : j'en suis revenu certes mais un autre jour, des heures plus tard. Et ces heures qui ont passé qui sait combien d'événements les auront peuplés. J'aurais pu faire une rencontre décisive pour ma vie dans ce train : rencontre d'une personne ou d'une pensée si comme moi vous lisez énormément dans les trains. Ou peut-être que depuis mon départ, à l'inverse quelque chose de tragique est advenu : j'ai perdu un proche, la guerre a été déclarée sur le continent européen, ou peut-être tragédie plus triviale, j'ai perdu ce qu'il me restait de cheveux ! En tout cas, j'en reviens changé. Celui qui revient n'est pas le même que celui qui allait à Limoges. Pour reprendre l'exemple de Jankélévitch, les dix ans qu'Ulysse a passé, tentant de revenir chez lui ont fait qu'il n'est plus le même, que ce n'est pas le même Ulysse (déjà physiquement il a du changer, mais aussi ses expériences l'ont marqué – d'un côté tant mieux sinon l'événement n'aurait aucune importance pour nous). Et c'est dans cet aller sans retour que se dit un rapport particulier au temps qui se place non sous le signe d'une rationalité scientifique mais de l'affect. L'irréversibilité ne peut pas nous laisser de marbre puisque nous changeons avec elle. Et l'affectivité en rapport au temps est de deux ordres : il y a une tragédie de l'irréversible mais aussi une nature elpidienne dit Jankélévitch (qui relève de l'espoir). Je vais essayer de m'y plonger rapidement dans le temps qui me reste.

B. La tragédie de l'irréversible

Si nous interrogeons qui que ce soit, je pense que l'on conviendra tous que présenter le temps comme ce qui passe sans jamais revenir, comme ce qui nous change, nous rend autre que celui que l'on était hier, revient à la présenter de prime abord comme une tragédie. Si, sans cesse le devenir devient, si sans cesse les instants passent, alors chaque instant n'est-il pas la dernière fois, la dernière fois que je verrai cette matinée entre collègues en train de parler de Jankélévitch ? Si le temps ne peut revenir sur ses pas alors chaque moment est voué au passé, à ne jamais revenir. Et ce qui se faufile à l'horizon de tout ce devenir qu'est-ce sinon notre fin, sinon la mort qui adviendra et mettra fin, pour nous au devenir. Pas pour les survivants qui seront encore pris dans le devenir mais au moins pour nous. Nous vaincrons alors du temps qu'au moment où nous ne serons plus. C'est justement cette tragédie du temps qui passe qui inspire les poètes à se lamenter, c'est elle qui aura l'importance morale lui donnera Jankélévitch sous le nom de l'irrévocable. Si le temps passe sans cesse, alors ce que je fais ne peut jamais être repris.

L'horizon de l'irréversible peut alors paraître teinté d'un affect négatif et on ne sera alors pas étonné de consulter quelques titres de l'œuvre de Jankélévitch : *L'Irréversible* et la nostalgie, *La Mort*, *Penser la mort ?* (titres que je choisis bien sûr pour leur connotation

davantage négative). L'irréversible du temps est ce qui rend possible la nostalgie d'un avant qui ne reviendra jamais, le rapport à ce paradis perdu d'avant l'industrialisation si on est romantique, cette jeunesse perdue dont se lamentent parfois les personnes âgées. Sans irréversibilité, en d'autres termes si on pouvait remonter le temps, inverser son cours etc. la nostalgie n'aurait plus de raison d'être, pas plus que le regret de ne pas avoir fait quelque chose que je ne pourrai plus jamais faire, ou le remords justement d'avoir fait quelque chose que je n'aurais pas dû. L'irréversible est nécessaire pour tous ces affects proprement humains.

Chaque première fois est la dernière fois. Ma première rencontre amoureuse c'est aussi la dernière première rencontre, à partir de maintenant je rentrerai dans une habitude de voir le même visage, de partager le même lit... Quelle horrible perspective !

Cette tragédie peut faire un lien avec les cours d'anglais LLCER (si votre établissement propose cette spécialité), avec les propos de Macbeth dans l'acte 5, scène 5 de la pièce de Shakespeare. Ne peut-on pas être poussé, eu égard à cette nature ultime de chaque instant de considérer que rien ne vaut la peine, si tout doit passer est-ce que quelque chose a une quelconque valeur ? Ne finissons-nous pas comme Macbeth, à dire que l'histoire entière n'a aucun sens ?

C. La chance de l'irréversible

Mais en même temps, et c'est là le revers de la médaille : si chaque première fois est une dernière fois, est-ce qu'il ne faut pas aussi reconnaître que chaque dernière fois est en même temps une première fois ? L'irréversible ce n'est pas seulement une perte, c'est aussi une chance inouïe. L'irréversible signifie que chaque instant ne reviendra pas certes mais en même temps chaque instant sera nouveau : on ira de nouveauté en nouveauté. Et cette nouveauté qui s'ouvre devant nous, c'est aussi la possibilité de l'espoir, la possibilité de la liberté. Si le temps stagnait, s'il n'avancait pas alors la liberté n'aurait pas lieu d'être, ce n'est que parce que devant moi s'ouvre le temps, s'ouvre un avenir que je peux et que je dois agir. C'est là qu'il faut revenir à ce que Jankélévitch disait au début de l'irréversible et la nostalgie : le temps est irréversible comme l'homme est libre. Ce n'est pas qu'une analogie mais une relation presque causale : la liberté de l'Homme ne s'exerce que dans l'irréversible du temps. Et n'a de valeur que dans cette irréversibilité : l'irrévocable comme on le verra cet après-midi c'est aussi la valeur de mon acte. Certes c'est ce qui me lie à ce que j'ai pu faire et m'oblige d'assumer ma responsabilité, mais c'est aussi ce qui donne une valeur à ce que j'ai fait. Mon action a marqué si ce n'est l'Histoire, au moins ma vie. Il y a un revers optimiste de l'irréversible. C'est parce le nouveau va surgir que l'espoir est possible. Si le temps était donné d'avance je ne pourrais rien espérer. Dieu n'a rien à espérer s'Il existe et qu'il est en dehors du temps. Car l'espoir ne peut exister qu'avec l'imminence du prochain instant nouveau. Je peux espérer que demain la guerre sera finie, je peux espérer que demain je rencontrerai quelqu'un qui changera ma vie à jamais...

Cela se voit déjà dans l'exemple d'Ulysse : il n'a pas seulement perdu sa jeunesse, il a gagné des expériences, il n'est pas le même ne signifie pas qu'il est pire, ne signifie pas qu'il est devenu décrépité. La sagesse du vieillard (pour prendre cette image classique) n'est possible que grâce à l'irréversible qui a rendu possible chaque instant d'apprentissage.

Enfin, c'est cette ouverture temporelle, qui rend nécessaire l'engagement. Il ne faut pas seulement rejeter à demain, procrastiner, s'engager à s'engager comme le faisait Sartre. Il faut

s'engager maintenant. Savoir que le temps est irréversible c'est aussi savoir que l'occasion ne se présentera pas deux fois...